

Charles de Rémusat



*Correspondance
de M. de Rémusat pendant
les premières années
de la Restauration. VI*

Charles de Rémusat

Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. VI



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066330675

TABLE DES MATIÈRES

CCCCLIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE

CCCCLXIII. MADAM-E DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXV. CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXVI. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXVII. MADAME DE RÉMUSAT, A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXIX. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXX. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXIII, CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXV CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARTS.

CCCCLXXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCCLXXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCLXXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

ccccxc. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCXCXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCXCIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCIV. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCXCV. MADAME DE RÉMUSAT, A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCXCVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCXCVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

ANNÉE 1820

D. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DV. MADAME DE REMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILL

DIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

DXIV. CHARLES DE REMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE

DXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXVI. HARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXVII. MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXX. MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES-DE RÉMUSAT, AU CHATEAU DU MARAIS.

DXXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

ANNÉE1821

DXXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXXVII. MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

DXXXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

DXXXVIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

DXL. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

MORT DE MADAME DE RÉMUSAT

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

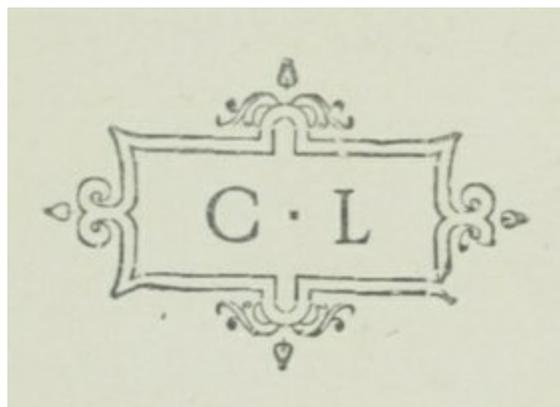
PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

PUBLIÉE PAR SON FILS

PAUL DE RÉMUSAT

SÉNATEUR

VI



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés

**CORRESPONDANCE
DE
M. DE RÉMUSAT
PENDANT
LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA
RESTAURATION**

[Table des matières](#)

**CCCCLIX.
CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.**

[Table des matières](#)

Paris, vendredi 11 juin 1819.

Je vous ai déjà dit que ma tante n'était nullement au *fait*. Elle croit ce qui la flatte; elle vit dans un monde fort arriéré; elle donne quelquefois pour réel le contraire de ce qui est arrivé; elle prédit ce qui est fait depuis six mois. Ainsi, elle déplore le chagrin que doit éprouver M. Decazes de

voir revenir les bannis, dont il a lui-même demandé et obtenu le retour. Elle vient me raconter avec de grands préparatifs que M. Guizot est plutôt lié avec le Garde des sceaux qu'avec tout autre ministre; que M. Roy est approuvé et soutenu par le duc de Gaëte, et qu'il paraît que M. Lainé se rapproche de M. de Villèle. Belles nouvelles, en

vérité! Elle m'a aussi révélé le grand événement de la rupture de Villemain et de qui vous savez, comme s'il y avait une raison au monde pour qu'ils se heurtassent, comme si Villemain se brouillait jamais! Il serait presque aussi raisonnable de dire que Potiers'est brouillé avec l'abbé de Lamennais.

Quant au changement de ministère, je n'en vois pas d'imminent. On n'a point la majorité dans la Chambre, cela est vrai; mais il est également vrai que personne ne l'a. Personne n'a une influence fixe et continue; tout le monde a son crédit de la semaine, du jour, de la minute; tout se démanche toujours à la fin d'une session. L'affaire du budget a été très maladroitement conduite. M. Louis a fait nombre de gaucheries dans les préliminaires de la discussion et dans la discussion même. C'est, dans le fait, un administrateur habile. Il a du crédit financier, et une sorte de crédit politique. Qui le remplacerait? Roy est sans considération dans le public. Il a voté pour la proposition Barthélémy, et de plus il est médiocre. Mon ami de la rue Saint-Avoien'a ni crédit, ni confiance; il est étourdi; les Chambres ne l'aiment point; le public le méconnaît. Qui prendre? personne. Et je crois qu'en effet, on ne prendra personne. Le ministre de l'Intérieur est, quoi qu'on en dise, très décidé; celui de la Guerre a de l'humeur; il dit qu'il veut s'en aller, mais c'est sa chanson depuis deux ans; en attendant, il va aux Eaux. Je ne crois pas qu'il se passe rien avant la session prochaine, et, d'ici-là, s'il se fait quelque changement, ce sera dans un autre sens. Il est question de doubler la Chambre et de doubler le Conseil. Quant à la première mesure, elle n'est pas aussi indiquée à présent

qu'il y a quatre mois; alors, elle était dictée par l'intérêt politique; elle aurait maintenant l'air de l'être par l'intérêt ministériel. D'ailleurs, le doublement sans la réduction de l'âge est peu utile, et cependant il me répugnerait de voir la Charte violée par une ordonnance. Ils disent tous: «Mais c'est une affaire de responsabilité, les ministres signent l'ordonnance, assemblent la Chambre, et présentent leur tête.» Je sais que ce serait une mesure de salut; mais j'avoue que je suis un peu comme le médecin de Molière, et j'aime mieux *mourir dans les règles*.

Il y a quatre ans que l'influence des doctrinaires de près ou de loin gouverne le pays; et cependant, ils n'ont point de parti, et ils sont peu aimés. Les majorités compactes, confiantes, crédules ne sont pas possibles ici. Personne ne veut s'engager, personne ne veut accepter une solidarité. Ce ministère-ci est plus doctrinaire que les autres, et il n'a pas de parti du tout. S'il tombe, ce ne sera point là la cause de sa chute. Avoir raison et savoir prévoir, voilà tout le secret. Je ne suis point ennemi du système de la dissolution de la Chambre. Je ne crois pas cependant que les élections amenassent une assemblée qui *comprît* beaucoup mieux. La nation n'est pas fort éclairée; il faut l'attendre encore quelque temps, en établissant d'avance quelques garanties précieuses. Mais cependant, cette nation, à quelques départements près, n'est à personne. Les élections ne sont point inféodées aux indépendants comme ils le voudraient; les hommes de sens du parti savent même très bien que ce ministère-ci est encore ce qu'ils peuvent obtenir de mieux. Constant disait hier, avec ce sourire de pitié, avec ce dédain de lui-même, avec ce désintéressement d'opinion, qui

attestent à la fois et sa force et sa faiblesse: «Quelle peine nous nous donnons pour avoir un ministère *ultrà*, et pour aller, quand nous l'aurons, nous cacher dans des trous de souris!»

Je voulais aussi vous dire que MM. Royer-Collard, Beugnot, Germain, Kératry, Barante, Guizot, Villemain, Loyson et moi, nous allons fonder un journal qui paraîtra vers la fin du mois. J'espère que vous nous ferez l'honneur de vous y abonner; car, enfin, il est bien nécessaire que nous ne perdions point notre argent.

CCCCLX.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

[Table des matières](#)

Lille, samedi 12 juin 1819.

Savez-vous que vous me faites un portrait très remarquable de madame de Catellan, et que j'en conclus que voilà une femme tout à fait à plaindre? J'accepte aussi ce que vous me dites de moi-même, et l'appui que vous me donnez dans ce que vous appelez mes *légitimités*. J'aime assez ce mot. Mon fils, vous êtes un drôle de corps! Cependant, il n'est pas si vrai que quiconque juge les lois sociales doive toujours arriver à les violer. Il y a des gens qui sont nés avec un certain accord d'humeurs, qui leur inspire le goût de l'ordre. Leur imagination n'a qu'un degré de mouvement. Ces personnes-là ont de l'activité et point d'agitation. Elles ont une sorte de besoin inné de

l'arrangement, et de même qu'elles aiment que les meubles de leur chambre soient à leur place, que les comptes de leur ménage soient réglés, et qu'elles préfèrent la rectitude dans les arts, le classique dans les lettres, elles se plient aux devoirs imposés par la morale et la société, parce qu'elles y reconnaissent un principe de repos et d'harmonie qui leur convient. Cette nature d'individus est plus commune qu'on ne pense. C'est le *ventre* de la société, mais un ventre qui ne manque ni de lumières ni de jugement, et qui se soumet après avoir vu et réfléchi. J'ai en tête que c'est encore moins les circonstances particulières aux positions de chacun qui déterminent le parti qu'on prend, que cet accord intérieur, cette proportion intime établie par la nature dans ce qui fait chez nous les sentiments et l'esprit. Quant à moi, il se pourrait fort que, sans tout le bonheur que j'ai dû à ma mère, à votre père et à vous, ma vie et ma personne n'eussent pas éprouvé tout le repos qu'elles présentent; et, d'ailleurs, j'aime la pensée que je dois tout à des personnes qui me sont si chères, et je vous accepte, vous particulièrement, comme une de mes plus douces *légitimités*.

Je crois très parfaitement ce que vous me dites sur les dispositions religieuses de ces personnes dont certaines sociétés font légèrement une réunion d'athées. Il y a, dans les âmes élevées et actives, un besoin des préoccupations divines, dont souvent ne se doutent nullement les gens qui pratiquent pourtant très régulièrement leur religion. On croit être dévot parce qu'on assiste à la messe, qu'on sait, à point nommé, la prière du jour, qu'on fait maigre fort exactement, et qu'on a son livre d'heures sur sa table et son

bénitier dans son lit! Et, bien souvent, on passe sa vie dans ces habitudes, et on meurt au milieu de tout cela, sans s'être douté de ce que c'est que la vraie piété. La perfection serait de la joindre à toutes ces pratiques. Je ne sais si telle personne qui sent toutes les infériorités de sa nature, qui médite fréquemment à part elle sur les mystères dont nous sommes environnés, qui démêle la destinée qui lui est imposée comme citoyen de ce bas monde, qui aime enfin les émotions nobles et les graves pensées, n'est pas plus près de parvenir à cette vraie piété, que tel ou tel qui remplit sèchement ses devoirs de marguillier de sa paroisse, ou qui ne manque à rien de ce qui compose ce que j'appellerais le *métier* de la religion. Si j'écrivais à qui m'entendrait moins que vous, il faudrait que je développasse beaucoup plus mon idée. Je suis loin, bon Dieu, de blâmer les rectitudes matérielles, je les crois bonnes même à préserver de beaucoup d'écarts; elles nous exercent à certaines soumissions d'un grand avantage; mais enfin elles ne sont pas *tout*.

Enfin, je me résume à dire que, si aujourd'hui le Garde des sceaux conserve dans son âme le besoin d'être utile à ses semblables, s'il aime l'humanité, s'il ne s'irrite point des injustices, de la mauvaise foi, des sottises paroles, des amertumes, des méchantes railleries; s'il n'a que plus d'ardeur à marcher vers son but et à continuer de nous éclairer, il est assurément plus dévot que tous les abbés du *Journal des Débats*, et que la plupart des quêteuses du faubourg Saint-Germain.

Je ne suis pas bien émerveillée du livre de M. de Forbin. Il rappelle l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand, et avec un bien

grand avantage pour celui-ci. Les impressions produites par les lieux sont, peut-être, de toutes, les plus difficiles à décrire. On les reçoit d'une manière variée, et également forte, on les rend presque toujours avec faiblesse et monotonie. Il faut avoir cette nature de talent que possèdent, M. de Chateaubriand, ou Rousseau, ou Bernardin de Saint-Pierre, ou bien il faut savoir dessiner, et je crois que les gravures de M. de Forbin valent infiniment mieux que ses paroles.

CCCCLXI.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

[Table des matières](#)

Lille, mardi 15 juin 1819.

Je vous conseille d'aller voir Armand, de la Comédie-Française, de le consulter sur un joli costume du bon temps. Je l'ai vu fort bien mis dans un rôle du marquis de Sévigné. Quant à Shakspeare, envoyez chercher Dublin, de la Comédie-Française, ou allez aussi chez lui. Il est intelligent et pourrait diriger le costume que ferait Babin. Talma a joué ce rôle avec un habit violet coupé par des crevés blancs sur les manches, une grosse fraise, une écharpe sans nœud, un pantalon blanc, des bottines à revers, un petit manteau que vous supprimerez si vous voulez, un chapeau avec une plume couchée, une chemisette plissée, l'habit coupé en poitrine carrée, comme les portraits de François Premier.

Quant à moi, recueillez les voix, et donnez-moi votre avis. Les femmes d'esprit, et qui regardaient le corps comme une guenille, du temps de Louis XIV, étaient habituellement vêtues de noir. J'en serais assez tentée. En aidant la fraîcheur de mon teint du rouge et du blanc, je pourrais me tirer de ce costume, qu'en pensez-vous? Je sais fort bien Philaminte, et je crois que je ne la jouerai pas mal. Ce diantre de Molière anime, quoi qu'on en ait; il n'y a qu'à s'appuyer fort sur lui, et se laisser aller. Il y a des nuances très remarquables dans les admirations de Philaminte, de Bélise et d'Armande. L'important, c'est de les conserver. Bélise est dans un enthousiasme bête; Armande veut marcher derrière sa mère; celle-ci décide en approuvant, et veut que ses éloges soient comme des arrêts. Si chacune de nous veut se tenir dans ce rang, nous ne nous nuirons point, et nous ferons de l'effet. Mais, je vous en prie, soignez le rôle de Clitandre; il est admirable.

Que voulez-vous que je vous dise de votre journal? Je le crois nécessaire, mais le métier de journaliste me déplaît. Ces injures distribuées si grossièrement, cette obligation de parler raison avec esprit, à jour et à incident nommés, cette dépense en monnaie de tout ce qu'on vaut, tout cela me répugne. Vous serez assommé d'injures; vous les prendrez comme il vous plaira, et, moi, j'en souffrirai, parce que je ne suis pas de fer, mon fils. M. Constant parle de trous de souris? Ils ont du bon; je crois que j'en voudrais habiter un. Tout ce que je vois, entends, ou lis, me déplaît et me repousse. Je serai lancée au milieu de notre monde dans une belle disposition. J'ai peur de ne m'entendre avec personne, cette année; je prendrai le parti de me taire.

Il m'est arrivé, l'autre jour, impatientée de mille pauvretés que j'entends débiter chez notre *belle* madame, de vouloir expliquer ce fatal *jamais*! Ils m'ont écoutée comme ils ont pu, et conclu de mes paroles que je défendais les régicides. Moi qui ne peux encore aujourd'hui penser à Louis XVI sans pleurer, et qui me suis fait vingt querelles avec M. de Talleyrand parce que je ne voulais pas croire à la vertu de son ami Garat! Enfin, votre Paris me déplaît. Je regretterai mes roses, mes serins, mes tourterelles, mon chat et mon repos. Voyez à être aimable pour me tenir lieu de tout ce que je vais quitter pour vous.

CCCCLXII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE

[Table des matières](#)

Paris, mercredi 16 juin 1819.

Je vais suivre une partie de vos conseils pour les costumes et tout le reste. J'ai trouvé chez Babin un fort joli habit pour Clitandre et une perruque. Quand à Shakspeare, j'attendrai le retour de Talma. Je ne lis pas mal Clitandre, mais j'ai peur de le mal jouer. Quant à Shakspeare, il faut avoir tout à fait le diable au corps, et sortir des habitudes de la comédie de société. Si j'ose, si je ne suis pas ridicule, et si le théâtre n'est pas trop petit, je crois que cela n'ira pas mal. Du reste, arrive que pourra! J'ai, pour le quart d'heure, mis ma vanité autre part. Toute cette corvée m'ennuie assez; elle arrive précisément au moment où j'aurai affaire ici. L'administration à laquelle on reviendra, la rédaction de

ce journal qu'il faudra surveiller, et surtout la préparation des projets de loi pour l'année prochaine sont autant de liens qui me retiendraient à Paris, si une sorte de devoir ne m'obligeait à jouer la comédie au *Marais*. La singulière société qui s'y trouvera, la présence de gens qui n'ont point perdu le pouvoir de m'agiter, mais qui ne m'en dédommagent plus, le travail même de la comédie, ne sont pas des attrait de nature à me faire prendre mon parti de ce dérangement. Il faudra se résigner.

Je crois que vous jouerez très bien Philaminte. C'est assurément une femme de beaucoup d'esprit. On dit que madame Germain est admirable dans Armande, et je le crois. Bélise sera un peu pâle, et Henriette aussi; mais il est bien difficile que la pièce ne réussisse pas dans la société. Je l'ai vue avoir un grand succès, et cependant Clitandre, Bélise, Armande, Martine étaient détestables; la scène du sonnet faisait beaucoup d'effet, quoiqu'elle soit un peu longue au théâtre.

Je crois que notre journal sera une bonne entreprise, si seulement elle peut aller, si seulement elle commence. C'est une chose nécessaire: car, enfin, il faut bien répondre, et il est singulier que, dans ce mélange confus de toutes les voix, l'opinion doctrinaire soit la seule sans organe. Au reste, la manière dont sera rédigé le journal, le peu de part qu'y prendront les actionnaires, l'absence de noms propres, le désaveu et l'anonyme, sont de grands préservatifs contre tous les inconvénients de cette entreprise indispensable.

CCCCLXIII.

MADAM-E DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE

RÉMUSAT, A PARIS.

Table des matières

Lille, samedi 19 juin 1819.

Ne dédaignez point de voir Armand. Votre père dit qu'il est plein de goût et d'intelligence; il pourrait diriger Babin. Quant à moi, j'adopte assez votre robe *carmélite*. Madame de Maintenon en portait une *feuille morte*; cela me détermine. Mon fils, ne négligez rien; je veux que vous soyez beau et bon. Je ne m'amuse guère non plus de ces comédies. Cela est plus dans l'ordre pour moi que pour vous. Tâchez donc de vous en faire un plaisir, pour que j'y trouve un intérêt. En attendant, ce monde qui sera au *Marais* m'effarouche. Je ne me représente point comment la liberté des journaux permettra cette lecture du matin faite à haute voix et en grand silence. Je vous vois chargé de nous débiter le *Journal des Débats* sans réflexions, et moi l'écoutant, sans pouvoir me soulager comme je le fais ici. Il me semble que je ne m'entendrai avec personne, et j'aurai quelquefois besoin d'aller parler du roi Midas aux arbres du jardin. Votre père me prêche fort le silence; je vous rends ses sermons; tâchons de le satisfaire, vous et moi. Votre diantre de *Courier* va me faire un incident peu agréable. Ne pensez-vous pas, mon enfant, que je prends toujours habilement mon moment pour arriver à Paris?

Vous avez bien raison à l'égard des libéraux de l'extrême gauche; ils me paraissent, à la liberté telle qu'il faudrait l'entendre aujourd'hui, ce que seraient les philosophes du

siècle dernier à la vraie philosophie qui prêcherait une tolérance utile, et pourtant respectueuse, des croyances. Ils deviennent tout bonnement les agents du côté droit, en n'excitant que la discorde. Hier, votre père causait avec Brigode, et l'a fait convenir qu'il se trompait sur nombre de choses. Par exemple, il lui parlait de cette niaise vivacité contre les Suisses: «Comptez, lui disait-il, ce que deux bras français peuvent produire par la culture, et voyez s'il ne serait pas plus raisonnable et plus patriote de dire: Acceptons cinq, six, quinze mille Suisses. Puisqu'il y a une nation qui consent à vendre son courage et sa force pour en défendre une autre, tant mieux! Nous garderons pendant ce temps des citoyens de plus, nous labourerons nos champs. Qu'importe que les Tuileries, les lieux publics soient gardés par des habits rouges, bleus ou blancs, pourvu que, dans notre pays, il y ait le moins d'oisifs possibles, et qu'on s'y dégoûte peu à peu de ce triste métier militaire?» Brigode ouvrait des yeux ronds, et disait: «Oui, vous avez raison, et nous ne cessons de nous tromper.-Vous faites, exprimait votre père, de la démocratie et point de patriotisme, et je vous le prédis, vous perdrez votre popularité, ce qui ne serait point un très grand malheur; mais vous dégoûterez la France de ce qui lui serait profitable; et voilà qui ne se répare point!»

CCCCLXIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

[Table des matières](#)

Paris, dimanche 20 juin 1819.

La dernière fois que je vous écrivais, chère mère, je vous disais que j'allais à la Chambre, où il devait y avoir du bruit, et il ne s'y passa rien. Hier, j'y vais presque par hasard, et j'assiste à la séance la plus curieuse de la session. Le secret avait été bien gardé, et personne dans l'assemblée n'était au fait de ce qui allait se passer. Aussi le silence a été grand comme la surprise, lorsqu'à la fin d'un discours sur je ne sais quelle pension, le ministre de l'Intérieur a fait cette apostrophe à Bignon. Celui-ci est devenu blanc comme un linge. Cependant, il est monté à la tribune, et c'est avec beaucoup d'assurance, sans hésitation, sans morgue, qu'il a débité les très mauvaises raisons qu'il avait à donner, malgré la défaveur très marquée que l'assemblée et même l'auditoire lui témoignaient. Ensuite est venue la réponse foudroyante du Garde des sceaux, qui, reprenant au fond la question des bannis, s'est prononcé avec la même force, comme pour donner un démenti formel à ceux qui lui reprochent de s'être repenti de ses paroles. L'assemblée l'a écouté avec le murmure le plus favorable. Chauvelin est venu à la tribune, et, sans se compromettre, il est parvenu à répondre et à gagner du temps par des arguments assez supportables. La réplique du ministre de l'Intérieur a été vive, et, pour la troisième fois, Bignon a été sommé comme une citadelle. Il me faisait pitié; car je ne sache pas de situation pire que celle d'un homme mis ainsi sous les pieds par trois orateurs successifs, et par une assemblée tout entière; il ne s'en relèvera pas. Sont venus ensuite tous les épisodes que vous verrez dans les journaux, toutes les

interpellations, toutes les apostrophes du monde, la déclaration franche et la justification habile de M. Courvoisier, un discours spirituel et honorable de M. Corbière, et un admirable résumé de M. Royer-Collard qui leur a tout dit, et qui a attesté à la Chambre qu'il y avait des bonapartistes, qu'il devait y en avoir, qu'il était naturel qu'il y en eût, qu'il y en eût beaucoup, et qu'eux seuls ont pu concerter l'affaire des pétitions; car leur premier but, leur seul moyen de succès doit être de dégrader la personne royale. Or, quelle plus grande offense que ces pétitions qui insultent à la fois l'homme et le monarque, qui, selon sa belle expression, offensaient à la fois *la royauté et la nature?*

Voilà une belle séance, voilà un beau triomphe! Mais, après un tel succès, il faut bien gouverner; il ne faut point retomber dans son sommeil accoutumé; il ne faut point laisser flotter la discussion de la loi des recettes comme celle des dépenses. Autrement, le succès d'hier tournerait comme celui du 17 mai, et ce serait le cas de dire: «Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus!» Je vous attends toujours pour vendredi. Je serai bien aise de causer avec vous, de vous communiquer, non pas mes chagrins, non pas mes épigrammes, mais mes enthousiasmes qu'on rencogne, et c'est là l'oppression que je ne tolère point. L'impossibilité de louer ce qu'on admire est insupportable, et je suis tenté de chanter comme dans *les Événements imprévus*:

«Qu'il est cruel d'aimer et de ne l'oser dire!»

CCCCLXV.

CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

[Table des matières](#)

Paris, jeudi 24 juin 1819.

Comme je suppose, mon bon père, que ma mère part ce matin, ainsi qu'elle me l'a mandé, c'est à vous que je m'adresse aujourd'hui, à vous que je regrette tant de ne pas voir et de ne pas entendre, et dont j'aurais tant besoin; car il m'est souvent assez dur de ne trouver tout près de moi que des personnes trop prévenues pour me comprendre, et d'être obligé d'aller chercher au loin des amis dont l'intérêt est entrecoupé d'une foule de préoccupations. J'aurais tort, cependant, de me plaindre de ceux-ci. Il est impossible de me mieux traiter qu'ils ne font. M. Guizot en agit presque en camarade avec moi. L'amitié de M. de Barante m'est assurée depuis longtemps, j'espère, et il n'est pas jusqu'à M. Royer-Collard qui ne me témoigne une grande bienveillance. Il ne m'a pas encore lavé la tête une seule fois, et c'est cependant un plaisir qu'il se donne avec tout le monde, avec les plus grands comme avec les plus petits.

Je crois que l'entreprise de ce journal pourra être une bonne chose, dès qu'elle sera un peu en train. Il y a, au reste, dans la liberté des journaux, de certaines choses qu'il faut accepter. La publicité ôte tout crédit aux mensonges, et, depuis trois semaines, je vois déjà que l'on devient fort insensible à ce qui s'imprime. Pour ma part, en me mettant entièrement hors des personnalités, et en me maintenant

dans l'exposé de certaines idées que je crois très utile à tout le monde de dire, j'espère éviter tout éclat fâcheux. Je me résigne du reste à la moue que me feront certaines personnes.

La scène de samedi n'était point préméditée. Depuis longtemps seulement, le ministère désirait avoir cette explication. M. Decazes, se trouvant à la tribune et ne sachant guère comment finir son discours, saisit l'occasion, et amena toute cette discussion qui, pour avoir été entièrement improvisée, n'en est que plus remarquable.

Des diverses choses qui m'occupent, celle qui m'intéresse le plus c'est le *Jury*. Si vous aviez eu occasion de faire quelques observations sur sa composition, vous seriez bien bon de me les dire. Les listes actuelles sont-elles suffisantes? Y a-t-il des noms qui n'y sont portés que pour mémoire et qu'on n'appelle jamais? Enfin, avez-vous observé, dans le zèle à remplir ces fonctions de jurés, quelque différence entre le Nord et le Midi? Veuillez me dire tout ce que vous en pensez; j'ai grand besoin de guide. Je crois que, sur les cinq ou six questions importantes que doit résoudre le projet de loi sur le jury, on m'en donnera une ou deux à traiter, et M. de Broglie et M. Guizot feront le reste.

CCCCLXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

[Table des matières](#)

Paris, samedi 26 juin 1819.

J'ai fait fort bonne route, mon ami, et je suis arrivée hier, à une heure. J'ai trouvé notre enfant se portant bien et de fort belle humeur, ma tante grasse, gaie, et passablement déraisonnable selon sa coutume. Tous les deux, l'un après l'autre, m'ont tenu des langages assez contraires, comme tu le crois bien. Au milieu de tout cela, je rangeais mes paquets, j'étais fatiguée, je ne les entendais que d'une oreille, et ce ne sera donc qu'aujourd'hui que je pourrai causer tranquillement, et demain que je t'écrirai avec détail.

Il me semble que tout est à peu près ici comme nous le prévoyions de là-bas, et que nous ne sommes pas si *de province*. La dernière séance de M. de Serre a redonné de la force au ministère, et, depuis ce temps, la Chambre va bien. Lisez *le Courrier* de jeudi, vous y verrez un morceau de Charles sur les indépendants, qui fait assez de bruit. Manuel s'est cru obligé d'y répondre dans la Chambre. Les chefs d'école de notre enfant sont fiers et contents. Ce journal commence à faire du bruit. Les deux parti vont se gripper contre lui. Cette entreprise amuse tant Charles, et leur paraît, à eux tous, si utile, qu'il faut prendre son parti sur cette affaire, et au fond elle me paraît raisonnable.

Je me trouve un certain air *grognon* dans Paris, et il me semble presque qu'il me fait la moue, comme je la lui fais. Il est vrai que, hors mon fils, je n'ai vu encore que quelques grandes dames chez ma sœur, qui ne se sont pas accrochées à moi, ni moi à elles.

Samedi soir.

Je commence toujours à t'écrire de provision, mon ami. Me voici un peu plus posée que ce matin, et un peu mieux en état d'entendre mon *doctrinaire*. Pour commencer par parler de lui, je te dirai que, d'après ses paroles, il me paraît bien traité par ces messieurs. Il y a quelques jours que M. Decazes lui a dit qu'il l'aimait et *l'honorait*. Royer-Collard, qui gronde tout le monde, ne lui a dit que des paroles obligeantes, et il est véritablement en amitié avec Guizot. Avec toutes les petites dissidences produites nécessairement par les caractères, il y a pourtant unité de système et d'intention; leurs ennemis font du bruit pour des niaiseries qui n'ont aucune importance auprès des gens raisonnables. Si tu lis attentivement *le Courrier*, tu verras la marche qu'il ouvrent: Déclaration de principes, attaques contre les paroles vides de sens sur la liberté, contre les popularités de coin de rue, sincérité sur tout. Pendant un mois, on suivra cette route d'attaque contre tous les masques; ensuite on commencera à traiter toutes les grandes questions. Personne n'est nommé; de petits jeunes gens ignorés font le matériel, Guizot surveille le tout, et Royer blâme ou approuve, sans ménagements de personnes. Villemain dit que le ministère doit se réjouir d'avoir, enfin, un *journal ministériel indépendant*. Le mot est joli et vrai. Tout cela s'embarque ferme; espérons qu'ils feront bonne route.

Dimanche.

J'ai été hier soir chez Guizot, où j'ai trouvé un assez grand nombre de députés, et une conversation générale, par conséquent assez peu intéressante. Notre enfant m'a paru connu et bien traité de beaucoup de monde, et complimenté tout haut. Je regardais tous ces gens du même parti se con gratulant entre eux, et je pensais à tout ce que j'avais entendu de paroles différentes, une heure avant, chez ma sœur, où j'avais laissé la fine fleur de la bonne compagnie discutant dévotement et, il faut le dire, aigrement, sur l'athéisme de M. de Serre et tels et tels autres; et je dois dire que je trouvais bien moins de violence et d'amertume dans le parti qui causait alors devant moi. Ils me paraissent contents de la marche, depuis trois jours; ils disent que les deux côtés, gauche et droit, se désorganisent un peu, que certaines gens qui y sont de bonne foi commencent à se rapprocher du ministère.

Lundi 28 juin.

Il faut que je te conte, mon ami, une petite anecdote qui t'amusera. Tu sais bien cette dernière séance où les ministres ont pressé M. Bignon de parler, et où M. Corbière a fait un discours loyal dont tout le monde a été content. Royer-Collard donna à cette occasion à dîner à Corbière, et ils furent très contents l'un de l'autre. Pendant ce temps, *le Courrier* paraissait, et, pour suivre le système adopté de frapper alternativement les deux exagérations, on y avait inséré un morceau très-ferme contre les *ultra*. Ce morceau déplut à Royer-Collard, parce qu'il arrivait le lendemain de

son dîner, et qu'il le mettait, lui personnellement, dans un état hostile contre des gens dont, pour l'instant, il n'était pas mécontent. Il se trouvait compromis dans son attitude particulière, et il est fort chatouilleux sur ce qui le regarde. Il rassemble donc tous ces messieurs, leur témoigne sa mauvaise humeur avec assez de violence, frappe sur les vanités et les talents de tous. Le morceau en question était de madame Guizot. Guizot le défend avec douceur; Royer ne s'apaise point. Après avoir défilé son chapelet, il demande qu'on lui communique ce qui doit paraître le lendemain. Guizot répond qu'il y a un article de préparé sur les indépendants, et, se retournant vers Charles, il lui enjoint de lire ce qu'il a fait. Charles se lève, un peu tremblant; il commence d'une voix mal assurée, n'osant point regarder Royer-Collard, dont le visage est rouge et enflammé. On fait un profond silence. Royer, les mains croisées, les yeux fixés sur Charles, écoute la lecture sans prononcer un mot. Dès qu'elle est achevée, il se lève tout à coup, vient les bras tendus vers notre enfant, et l'embrassant d'un air tout riant: «Ah! jeune homme, lui dit-il, continuez, écrivez tous les jours, vous soutiendrez nos nobles projets. Courage! Voilà qui est bien, voilà qui est excellent, vous m'avez ôté toute ma colère.» Tu penses bien que notre enfant est un peu ému, et de la peur qu'il avait eue, et de cette approbation subite dont il n'osait point se flatter. Ce morceau, que je pense que tu as lu, est, en effet, bien remarquable, et a fait assez de bruit.

Je trouve ici la réputation de notre enfant assez fortement établie; j'en ai une sorte d'effroi. Cette évidence me cause un véritable trouble; elle me fait pressentir ce